

DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES

1- Gustave Aimard, *Le Chercheur de pistes*, 1858

Le jaguar – Chapitre I, pp. 7 et 8 :

Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi. Tout à coup, un froissement assez fort se fit entendre dans les broussailles, à quelque distance derrière l'inconnu.

— Ah ! ah ! fit-il, je crois que voilà enfin mon homme.

Cependant le bruit devenait de plus en plus fort et se rapprochait rapidement.

— Arrivez donc ! que diable, s'écria le cavalier en se redressant, voilà assez longtemps que vous me faites attendre, par Notre-Dame del Pilar !

Rien n'apparaissait ; la clairière était toujours solitaire, bien que le bruit eût acquis une certaine intensité.

L'inconnu, surpris du mutisme obstiné de celui auquel il s'adressait et surtout de sa persistance à ne pas se montrer, se leva afin de savoir à quoi s'en tenir.

En ce moment son cheval pointa les oreilles, renâcla avec force et fit un brusque mouvement pour se dégager du lasso qui le retenait. Notre homme s'élança vivement vers lui et le flatta de la main et de la voix.

Le cheval tremblait de tous ses membres, et faisait des bonds prodigieux pour s'échapper. L'inconnu, de plus en plus surpris de ces mouvements extraordinaires, se retourna.

Tout lui fut alors expliqué.

À vingt pas de lui au plus, accroupi sur la maîtresse branche d'un énorme cyprès, un magnifique jaguar à la robe splendidement mouchetée fixait sur lui deux yeux ardents en passant sur ses mâchoires avec une volupté féline sa langue rugueuse, rouge comme du sang.

— Ah ! ah ! dit à demi-voix l'inconnu sans autrement s'émouvoir, ce n'est pas toi que j'attendais ; mais c'est égal, sois le bienvenu, compagnon ; caraï ! nous allons en découdre.

Sans perdre le jaguar de vue, il s'assura que son machete¹ sortait facilement du fourreau, ramassa son rifle, et ces précautions prises, il s'avança résolument vers la bête féroce qui le regardait venir sans changer de position.

Arrivé à dix pas du jaguar, l'inconnu jeta sa cigarette, que jusque-là il avait conservée, épaula son arme et mit le doigt sur la détente.

Le jaguar se ramassa sur lui-même et se prépara à s'élaner en avant.

Au même instant un hurlement strident s'éleva du côté opposé de la clairière.

— Tiens ! Tiens ! Tiens ! dit à part lui l'inconnu avec un sourire, il paraît qu'ils sont deux, et moi qui croyais avoir affaire à un jaguar célibataire !

Cela commence à devenir intéressant, et il lança un regard de côté.

Il ne s'était pas trompé, un second jaguar, un peu plus grand que le premier, fixait sur lui des yeux flamboyants.

Un sachem indien – Chapitre X, p. 70

Le chef avait revêtu le grand costume de guerre des sachems de sa nation.

Ses cheveux, nattés avec une peau de crotale, étaient relevés sur le sommet de la tête ; au centre était fichée une plume d'aigle ; une blouse de calicot rayé, garnie d'une profusion de grelots, lui descendait jusqu'aux cuisses, défendues des piqûres des moustiques par des

1. Machette (nom masculin) ou machette (nom féminin) : sorte de coupe-coupe.

caleçons de même étoffe ; il portait des mocksens² de peau de pécar, brodés avec des perles fausses et des piquants de porc-épic ; à ses talons étaient attachées plusieurs queues de loup, signe distinctif des guerriers renommés ; ses hanches étaient serrées par une ceinture de peau d'élan, dans laquelle étaient passés son couteau, sa pipe et son sac à médecine ; son cou était orné de colliers de griffes d'ours gris et de dents de bison ; enfin, une magnifique robe de bison blanc femelle, peinte en rouge à l'intérieur, était attachée à ses épaules et retombait derrière lui comme un manteau ; de la main droite, il tenait un éventail fait d'une seule aile d'aigle, et, de la main gauche, un rifle américain.

Le grand chef des Comanches – Chapitre XIX

Il y avait quelque chose d'imposant et de singulièrement martial dans l'aspect et la tournure de ce sauvage enfant des bois. L'Indien qui s'avancait ainsi à la rencontre des chasseurs était Haboutzelze, c'est-à-dire l'Unicorne, le grand chef des Comanches. Signe distinctif de sa race, il avait la peau d'une teinte rouge, plus claire que le cuivre neuf le plus pâle.

C'était un homme de trente ans au plus, aux traits mâles et expressifs ; sa physionomie était d'une intelligence remarquable et particulièrement empreinte de cette majesté naturelle que l'on rencontre chez les sauvages enfants des prairies ; sa taille était élevée, bien prise, élancée, et ses membres fortement musclés dénotaient une vigueur et une souplesse contre lesquelles peu d'hommes auraient pu lutter avec avantage.

Il était complètement peint et armé en guerre ; ses cheveux noirs étaient relevés sur sa tête en forme de casque et retombaient sur son dos comme une crinière ; une profusion de colliers de Wampum, de griffes d'ours gris et de dents de bison ornaient sa poitrine, sur laquelle était peinte avec une finesse rare une tortue bleue, signe distinctif de la tribu à laquelle il appartenait, et grande comme la main.

Le reste du costume se composait du mitasse³ attaché aux hanches par une ceinture de cuir et arrivant jusqu'aux chevilles, d'une chemise de peau de daim à longues manches pendantes et dont les coutures, ainsi que celles du mitasse, étaient frangées de cuir découpé et de plumes ; un ample manteau de bison femelle blanc, formant de naïfs dessins, s'accrochait à ses épaules par une agrafe d'or pur et tombait jusqu'à terre ; il avait pour chaussures d'élégants mocksens de couleurs différentes, constellés de perles fausses et de piquants de porc-épic, au talon desquels traînaient de nombreuses queues de loup ; un léger bouclier rond, couvert en bison et garni de chevelures humaines, pendait à son côté gauche, auprès de son carquois en peau de panthère rempli de flèches.

Ses armes étaient celles des Indiens comanches, c'est-à-dire le couteau à scalper, le tomahawk, l'arc et le rifle américain ; mais un long fouet, dont le manche court, peint en rouge, était garni de chevelures humaines, indiquait la qualité de chef.

La chasse aux chevaux sauvages – Chapitre XX, pp. 152-153 :

Voici ce qui fut résolu :

On forma ce que l'on nomme au Mexique le grand cercle des chevaux sauvages, c'est-à-dire que les plus habiles cavaliers s'échelonnèrent dans toutes les directions, à une certaine distance les uns des autres, de manière à former un immense cercle.

Les chevaux sauvages sont extrêmement méfiants ; leur instinct est si grand, leur odorat si subtil, que le plus léger souffle de la brise suffit pour leur apporter les émanations de leurs ennemis et les faire détalier avec une vitesse vertigineuse.

Il faut donc agir avec la plus grande prudence et user de beaucoup de précaution si on veut les surprendre.

Lorsque tous les préparatifs furent faits, les chasseurs échelonnés, chacun mit pied

2. Mocassins.

3. Tubes en peaux pour les jambes qui forment avec un pagne, un genre de pantalon pour temps froids.

à terre, et traînant sa monture après soi, se glissa dans les hautes herbes afin de resserrer le cercle de plus en plus. Cette manœuvre durait depuis quelque temps déjà, l'on s'était sensiblement rapproché, lorsque la manade⁴ commença à donner quelques signes d'inquiétude.

Les chevaux, qui jusque-là avaient brouté tranquillement, relevèrent la tête, dressèrent les oreilles et hennirent en aspirant l'air. Puis tout à coup ils se réunirent, formèrent une troupe compacte, et partirent au petit trot dans la direction d'un bois de cotonniers qui se trouvait sur les rives du fleuve. La chasse allait commencer.

Sur un signe de don Miguel, les vaqueros⁵ bien montés s'élançèrent à toute bride au-devant de la manade, en faisant siffler leurs lassos au-dessus de leur tête.

Les chevaux, effrayés de l'apparition des cavaliers, rebroussèrent chemin en toute hâte, en poussant des hennissements de terreur, et s'enfuirent dans une autre direction. Mais chaque fois qu'ils tentaient de franchir la limite du cercle formé par les chasseurs, des cavaliers s'élançaient au milieu d'eux et les obligeaient à rétrograder.

Il faut avoir assisté à une pareille course, avoir vu cette chasse dans les prairies, pour se faire une idée du spectacle magnifique qu'offrent toutes ces nobles bêtes, l'œil en feu, la bouche écumante, la tête fièrement relevée et la crinière au vent, qui bondissent et galopent effarées au milieu du cercle fatal que les chasseurs ont tracé autour d'elles.

2- Daniel Defoe, *Robinson Crusoe*, 1719

Traduction de Pétrus Borel 1836 (éditions Francisque Borel et Alexandre Varenne), pp. 228-229

Je commençai alors à m'apercevoir que ma poudre diminuait considérablement: c'était une perte à laquelle il m'était impossible de suppléer; je me mis à songer sérieusement à ce qu'il faudrait que je fisse quand je n'en aurais plus, c'est-à-dire à ce qu'il faudrait que je fisse pour tuer des chèvres. J'avais bien, comme je l'ai rapporté, dans la troisième année de mon séjour, pris une petite bique, que j'avais apprivoisée, dans l'espoir d'attraper un biquet, mais je n'y pus parvenir par aucun moyen avant que ma bique ne fût devenue une vieille chèvre. Mon cœur répugna toujours à la tuer: elle mourut de vieillesse.

J'étais alors dans la onzième année de ma résidence, et, comme je l'ai dit, mes munitions commençaient à baisser: je m'appliquai à inventer quelque stratagème pour traquer et empiéger des chèvres, et pour voir si je ne pourrais pas en attraper quelques-unes vivantes. J'avais besoin par-dessus tout d'une grande bique avec son cabri.

À cet effet je fis des traquenards pour les happer: elles s'y prirent plus d'une fois sans doute; mais, comme les garnitures n'en étaient pas bonnes, – je n'avais point de fil d'archal⁶ – je les trouvai toujours rompues et mes amorces mangées.

Je résolus d'essayer à les prendre au moyen d'une trappe. Je creusai donc dans la terre plusieurs grandes fosses dans les endroits où elles avaient coutume de paître, et sur ces fosses je plaçai des claies de ma façon, chargées d'un poids énorme. Plusieurs fois j'y semai des épis d'orge et du riz sec sans y pratiquer de bascule, et je reconnus aisément par l'empreinte de leurs pieds que les chèvres y étaient venues. Finalement, une nuit, je dressai trois trappes, et le lendemain matin je les retrouvai toutes tendues, bien que les amorces fussent mangées. C'était vraiment décourageant. Néanmoins je changeai mon système de trappe; et, pour ne point vous fatiguer par trop de détails, un matin, allant visiter mes pièges, je trouvai dans l'un d'eux un vieux bouc énorme, et dans un autre trois chevreaux, un mâle et deux femelles.

Quant au vieux bouc, je n'en savais que faire: il était si farouche que je n'osais descendre

4. Troupeau de chevaux sauvages.

5. Gardiens de vaches et taureaux, montés sur des chevaux. Sortes de cow-boys à la mexicaine.

6. Genre de fil de fer.

dans sa fosse pour tâcher de l’emmener en vie, ce que pourtant je désirais beaucoup. J’aurais pu le tuer, mais cela n’était point mon affaire et ne répondait point à mes vues. Je le tirai donc à moitié dehors, et il s’enfuit comme s’il eût été fou d’épouvante. Je ne savais pas alors, ce que j’appris plus tard, que la faim peut apprivoiser même un lion. Si je l’avais laissé là trois ou quatre jours sans nourriture, et qu’ensuite je lui eusse apporté un peu d’eau à boire et quelque peu de blé, il se serait apprivoisé comme un des biquets, car ces animaux sont pleins d’intelligence et de docilité quand on en use bien avec eux.

Quoi qu’il en soit, je le laissai partir, n’en sachant pas alors davantage. Puis j’allai aux trois chevreaux, et, les prenant un à un, je les attachai ensemble avec des cordons et les amenai au logis, non sans beaucoup de peine.

Il se passa un temps assez long avant qu’ils voulussent manger ; mais le bon grain que je leur jetais les tenta, et ils commencèrent à se familiariser. Je reconnus alors que, pour me nourrir de la viande de chèvre, quand je n’aurais plus ni poudre ni plomb, il me fallait faire multiplier des chèvres apprivoisées, et que par ce moyen je pourrais en avoir un troupeau autour de ma maison.

Mais il me vint incontinent à la pensée que si je ne tenais point mes chevreaux hors de l’atteinte des boucs étrangers, ils redeviendraient sauvages en grandissant, et que, pour les préserver de ce contact, il me fallait avoir un terrain bien défendu par une haie ou palissade, que ceux du dedans ne pourraient franchir et que ceux du dehors ne pourraient forcer.

L’entreprise était grande pour un seul homme, mais une nécessité absolue m’enjoignait de l’exécuter. Mon premier soin fut de chercher une pièce de terre convenable c’est-à-dire où il y eût de l’herbage pour leur pâture, de l’eau pour les abreuver et de l’ombre pour les garder du soleil.

Ceux qui s’entendent à faire ces sortes d’enclos trouveront que ce fut une maladresse de choisir pour place convenable, dans une prairie ou *savane*, – comme on dit dans nos colonies occidentales, – un lieu plat et ouvert, ombragé à l’une de ses extrémités, et où serpentaient deux ou trois filets d’eau ; ils ne pourront, dis-je, s’empêcher de sourire de ma prévoyance quand je leur dirai que je commençai la clôture de ce terrain de telle manière, que ma haie ou ma palissade aurait eu au moins deux milles de circonférence. Ce n’était pas en la dimension de cette palissade que gisait l’extravagance de mon projet, car elle aurait eu dix milles⁷ que j’avais assez de temps pour la faire, mais en ce que je n’avais pas considéré que mes chèvres seraient tout aussi sauvages dans un si vaste enclos, que si elles eussent été en liberté dans l’île, et que dans un si grand espace je ne pourrais les attraper.

Ma haie était commencée, et il y en avait bien cinquante verges⁸ d’achevées lorsque cette pensée me vint. Je m’arrêtai aussitôt, et je résolus de n’enclore que cent cinquante verges en longueur et cent verges en largeur, espace suffisant pour contenir tout autant de chèvres que je pourrais en avoir pendant un temps raisonnable, étant toujours à même d’agrandir mon parc suivant que mon troupeau s’accroîtrait.

C’était agir avec prudence, et je me mis à l’œuvre avec courage. Je fus trois mois environ à entourer cette première pièce. Jusqu’à ce que ce fût achevé je fis paître les trois chevreaux, avec des entraves aux pieds, dans le meilleur pacage et aussi près de moi que possible, pour les rendre familiers. Très souvent je leur portais quelques épis d’orge et une poignée de riz, qu’ils mangeaient dans ma main. Si bien qu’après l’achèvement de mon enclos, lorsque je les eus débarrassés de leurs liens, ils me suivaient partout, bêlant après moi pour avoir une poignée de grains.

Ceci répondit à mon dessein, et au bout d’un an et demi environ, j’eus un troupeau de douze têtes : boucs, chèvres et chevreaux ; et deux ans après, j’en eus quarante-trois, quoique j’en eusse pris et tué plusieurs pour ma nourriture. J’entourai ensuite cinq autres pièces de terre à leur usage, y pratiquant de petits parcs où je les faisais entrer pour les prendre quand j’en avais besoin, et des portes pour communiquer d’un enclos à l’autre.

Ce ne fut pas tout ; car alors j’eus à manger quand bon me semblait, non seulement la viande de mes chèvres, mais leur lait, chose à laquelle je n’avais pas songé dans le

7. Le mille équivaut à 1600 m environ.

8. Verge : unité de longueur dans le système de mesure anglais, équivalant à 0,91 m.

commencement, et qui lorsqu'elle me vint à l'esprit me causa une joie vraiment inopinée. J'établis aussitôt ma laiterie, et quelquefois en une journée j'obtins jusqu'à deux gallons⁹ de lait. La nature, qui donne aux créatures les aliments qui leur sont nécessaires, leur suggère en même temps les moyens d'en faire usage. Ainsi, moi, qui n'avais jamais traité une vache, encore moins une chèvre, qui n'avais jamais vu faire ni beurre ni fromage, je parvins, après il est vrai beaucoup d'essais infructueux, à faire très promptement et très adroitement et du beurre et du fromage, et depuis je n'en eus jamais faite.

3- Le père humilié, une anecdote racontée par Sigmund Freud

Un moment-clé de l'enfance est celui où l'on découvre que les parents ne sont pas des dieux parfaits, infaillibles, intouchables. L'humiliation du père est donc un classique de l'autobiographie. Pagnol raconte cette expérience douloureuse dans l'épisode de « la porte du Père Humilié » (*CM* p. 217 et fiche 10). Freud, le fondateur de la psychanalyse, a éprouvé, lui aussi, honte et indignation quand son père lui a raconté une injustice qu'il a subie.

« J'arrive enfin à l'événement de ma jeunesse qui agit encore aujourd'hui sur tous ces sentiments et sur tous ces rêves. Je devais avoir dix ou douze ans quand mon père commença à m'emmener dans ses promenades et avoir avec moi des conversations sur ses opinions et sur les choses en général.

Un jour pour me montrer combien mon temps était meilleur que le sien, il me raconta le fait suivant : « Une fois, quand j'étais jeune, dans le pays où tu es né, je suis sorti dans la rue bien habillé et avec un bonnet de fourrure tout neuf. Un chrétien survint ; d'un coup il envoya mon bonnet dans la boue en criant : 'Juif, descends du trottoir !' »

— Et qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai ramassé mon bonnet », dit mon père avec résignation. Cela ne m'avait pas semblé héroïque de la part de cet homme grand et fort qui me tenait par la main.

À cette scène qui me déplaisait j'en opposais une autre, bien plus conforme à mes sentiments, la scène où Hamilcar fait jurer à son fils, Hannibal, devant son autel domestique, qu'il se vengera des Romains. » (extrait de *L'Interprétation des rêves*, p. 175)

4- Pagnol, Mon frère Paul

Début de la préface à la traduction des Bucoliques de Virgile, édition Grasset 1958 pp. 359-360, réédition De Fallois 2018.

Et ego in Arcadia... Moi aussi, j'ai gardé les chèvres avec Ménalque et j'ai cherché ce bouc perdu, et j'ai lancé des pierres bourdonnantes avec une adresse assez grande pour ne pas atteindre le vagabond.

Sur les collines de Provence, dans les ravins de Baume-Sourne, au fond des gorges de Passe-Temps, j'ai suivi bien souvent mon frère Paul qui fut le dernier chevrier de l'Étoile.

Il était très grand, avec un collier de barbe dorée, et des yeux bleus dans un beau sourire.

Sorti d'une école d'agriculture, il avait choisi la vie pastorale.

Parce qu'il ne pouvait accepter les plafonds, il dormait sur le gravier de la garrigue, roulé dans son manteau de laine, et la corde du bouc attachée à son pied. Il s'éveillait avec le jour, et son sommeil avait imprimé sur sa joue quelques grains de genièvre ou le dessin d'un épi de lavande.

Il portait la grande houlette en bois de cade (...) et, comme Ménalque, il savait jouer de l'harmonica qui n'est rien d'autre qu'une flûte de Pan perfectionnée (...). Je l'avais achetée

9. Unité de volume anglo-saxonne équivalant à 4,5 litres environ.

pour lui dans un bazar d'Aubagne : la soudure métallique remplaçait la cire fauve, mais les fines languettes de cuivre donnaient des sons d'une mélancolie poignante.

Il jouait de vieux petits airs, ceux des chevriers de l'Étoile, de la Sainte-Baume ou de la Gineste, qui lui étaient venus du fond des temps.

Il avait aussi composé des fugues qu'il jouait avec les réponses de l'écho des Trois-Bergers.

Il fallait d'abord chercher la bonne distance : elle variait selon la longueur du thème proposé et la direction du vent ; quand il l'avait trouvée, il lançait la première phrase et l'écho la reprenait pendant qu'il attaquait la seconde. Ces petits concerts étaient d'une beauté magique, surtout sous les nuits d'été. Tout le paysage y participait : le silence brillant des étoiles, l'odeur du thym, le tintement d'une clochette, la lime d'argent d'un grillon, et cet harmonica grêle et tendre enseignait enfin la musique à l'écho millénaire des roches bleues. (...)

J'allais le voir souvent dans son royaume des garrigues ; nul ne savait jamais où il était. Je le cherchais, guidé parfois par le son lointain de l'harmonica, souvent, au printemps, par l'odeur, toujours par ma tendresse fraternelle, plus sûre qu'un pendule de sourcier.

Je lui apportais les choses de la ville : une ceinture de cuir, une pipe, une montre, un couteau de berger.

Alors pour me remercier il me nommait les plantes, les sources, les étoiles, et me dénonçait des échos.

5- Perrault, *La Belle au bois dormant*, 1697 (extrait)

Un roi et une reine qui ne pouvaient pas avoir d'enfant, ont eu enfin une petite fille. Ils ont fait une grande fête pour célébrer sa naissance. Ils ont invité sept fées qui lui ont offert tous les dons : beauté, intelligence... mais ils avaient oublié d'inviter une très vieille fée qui dit que l'enfant se piquerait la main avec un fuseau et mourrait. Heureusement la septième fée, la plus jeune, n'avait pas encore dit son vœu : si elle ne peut empêcher la princesse d'être blessée, elle peut changer la fin. La princesse dormira cent ans et sera sauvée par un prince.

Quand la jeune fille a quinze ans, malgré toutes les précautions, elle se pique et s'endort. Le Roi fait appeler la gentille fée.

La Fée partit aussitôt, et on la vit au bout d'une heure arriver dans un chariot tout de feu, traîné par des dragons. Le Roi lui alla présenter la main à la descente du chariot. Elle approuva tout ce qu'il avait fait ; mais comme elle était grandement prévoyante, elle pensa que quand la Princesse viendrait à se réveiller, elle serait bien embarrassée toute seule dans ce vieux Château. Voici ce qu'elle fit. Elle toucha de sa baguette tout ce qui était dans ce Château (hors le Roi et la Reine), Gouvernantes, Filles d'Honneur, Femmes de Chambre, Gentilshommes, Officier, Maîtres d'Hôtel, Cuisiniers, Marmitons, Galopins, Gardes, Suisses, Pages, Valets de pied ; elle toucha aussi tous les chevaux qui étaient dans les écuries, avec les Palefreniers, les gros mâtins de basse-cour, la petite Pouffe, petite chienne de la Princesse, qui était auprès d'elle sur son lit. Dès qu'elle les eut touchés, ils s'endormirent tous, pour ne se réveiller qu'en même temps que leur Maîtresse, afin d'être tout prêts à la servir quand elle en aurait besoin ; les broches mêmes qui étaient au feu toutes pleines de perdrix et de faisans s'endormirent, et le feu aussi.

Tout cela se fit en un moment ; les Fées n'étaient pas longues à leur besogne. Alors le Roi et la Reine, après avoir baisé leur chère enfant sans qu'elle s'éveillât, sortirent du Château, et firent publier des défenses à qui que ce soit d'en approcher. Ces défenses n'étaient pas nécessaires, car il crût dans un quart d'heure tout autour du parc une si grande quantité de grands arbres et de petits, de ronces et d'épines entrelacées les unes dans les autres, que bête ni homme n'y aurait pu passer : en sorte qu'on ne voyait plus que le haut des tours du Château, encore n'était-ce que de bien loin. On ne douta point que la Fée n'eût encore fait là un tour de son métier, afin que la Princesse, pendant qu'elle dormirait, n'eût rien à craindre des curieux.

Au bout de cent ans, le Fils du Roi qui régnait alors, et qui était d'une autre famille que la Princesse endormie, étant allé à la chasse de ce côté-là, demanda ce que c'était que des tours qu'il voyait au-dessus d'un grand bois fort épais; chacun lui répondit selon qu'il en avait ouï parler. Les uns disaient que c'était un vieux Château où il revenait des Esprits; les autres que tous les Sorciers de la contrée y faisaient leur sabbat. La plus commune opinion était qu'un Ogre y demeurait, et que là il emportait tous les enfants qu'il pouvait attraper, pour les pouvoir manger à son aise, et sans qu'on le pût suivre, ayant seul le pouvoir de se faire un passage au travers du bois.

Le Prince ne savait qu'en croire, lorsqu'un vieux Paysan prit la parole, et lui dit: « Mon Prince, il y a plus de cinquante ans que j'ai ouï dire à mon père qu'il y avait dans ce Château une Princesse, la plus belle du monde; qu'elle y devait dormir cent ans, et qu'elle serait réveillée par le fils d'un Roi, à qui elle était réservée. »

Le jeune Prince, à ce discours, se sentit tout de feu; il crut sans balancer qu'il mettrait fin à une si belle aventure; et poussé par l'amour et par la gloire, il résolut de voir sur-le-champ ce qui en était. À peine s'avança-t-il vers le bois, que tous ces grands arbres, ces ronces et ces épines s'écartèrent d'elles-mêmes pour le laisser passer. Il marche vers le Château qu'il voyait au bout d'une grande avenue où il entra, et ce qui le surprit un peu, il vit que personne de ses gens ne l'avait pu suivre, parce que les arbres s'étaient rapprochés dès qu'il avait été passé.

Il ne laissa pas de continuer son chemin: un Prince jeune et amoureux est toujours vaillant. Il entra dans une grande avant-cour où tout ce qu'il vit d'abord était capable de le glacer de crainte: c'était un silence affreux, l'image de la mort s'y présentait partout, et ce n'était que des corps étendus d'hommes et d'animaux, qui paraissaient morts. Il reconnut pourtant bien au nez bourgeonné et à la face vermeille des Suisses, qu'ils n'étaient qu'endormis, et leurs tasses où il y avait encore quelques gouttes de vin montraient assez qu'ils s'étaient endormis en buvant.

Il passe une grande cour pavée de marbre, il monte l'escalier, il entre dans la salle des Gardes qui étaient rangés en haie, la carabine sur l'épaule, et ronflant de leur mieux. Il traverse plusieurs chambres pleines de Gentilshommes et de Dames, dormant tous, les uns debout, les autres assis.

Il entre dans une chambre toute dorée, et il vit sur un lit, dont les rideaux étaient ouverts de tous côtés, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu: une Princesse qui paraissait avoir quinze ou seize ans, et dont l'éclat resplendissant avait quelque chose de lumineux et de divin. Il s'approcha en tremblant et en admirant, et se mit à genoux auprès d'elle. Alors comme la fin de l'enchantement était venue, la Princesse s'éveilla; et le regardant avec des yeux plus tendres qu'une première vue ne semblait le permettre: « Est-ce vous, mon Prince? lui dit-elle, vous vous êtes bien fait attendre. »

Tous se réveillent et se réjouissent. Le prince et la princesse se marient. Tout est bien qui finit bien.

6- Les Pieds Nickelés

Cette série de bandes dessinées, créée par Louis Forton, a été publiée pour la première fois en 1908 dans la revue *L'Épatant*. Elle met en scène trois filous, Croquignol, Ribouldingue et Filochard. Leur « philosophie » est peu recommandable: juste sortis de prison, ils décident de gagner leur vie sans travailler. Dans les premiers albums, ils sont les champions de la « magouille » et de la « débrouille ». Heureusement, la morale est sauve: ils ratent toujours les escroqueries qu'ils préparent.

Forton continue cette série jusqu'en 1934, puis ces personnages sont repris par de nombreux autres dessinateurs. L'album le plus récent à ce jour date de 2013.

TOUS LES JEUDIS

16 PAGES

L'EPATANT

5c

Livrable OFFENSTADT

3, rue de Rocroy, 3

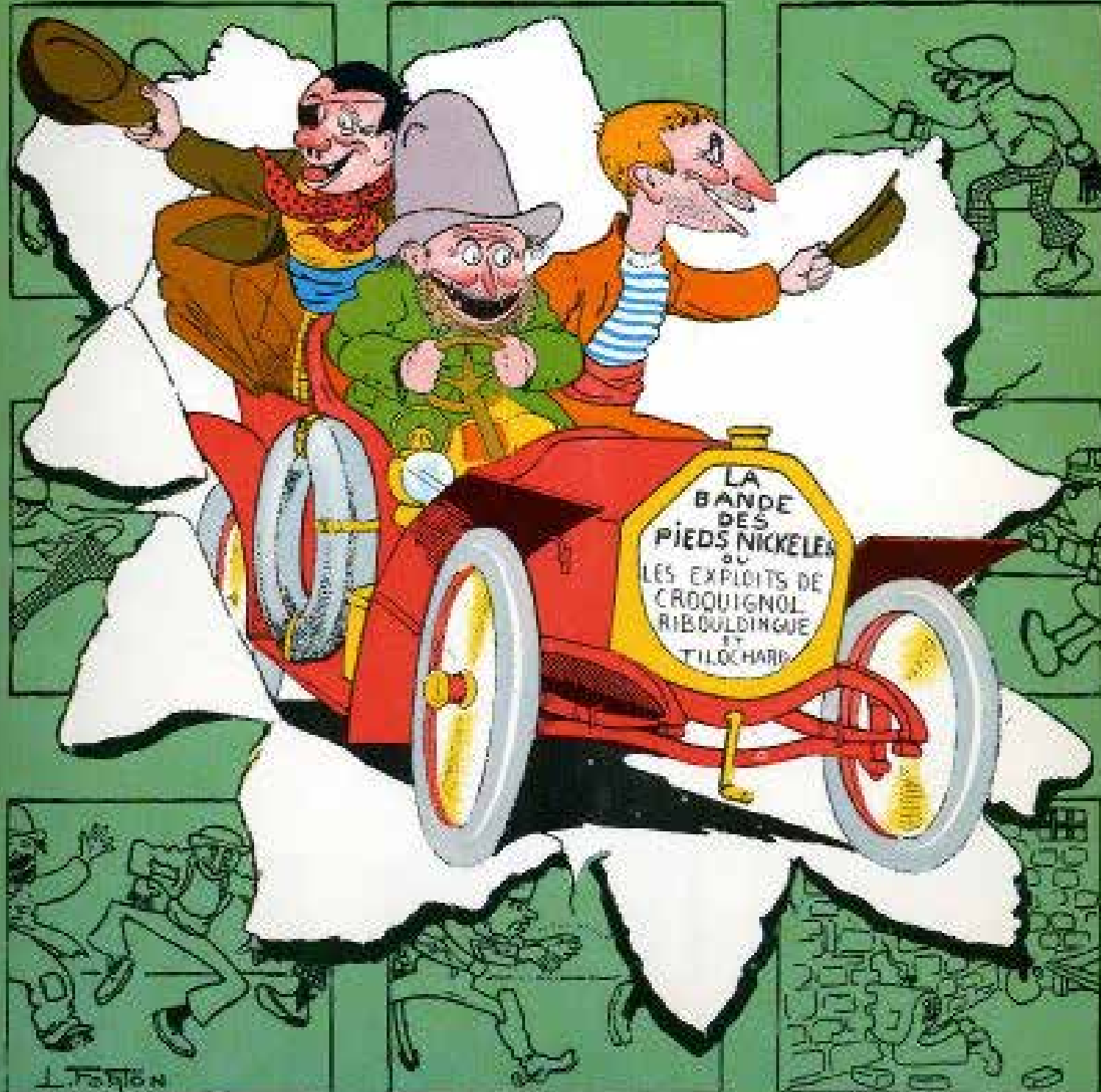
PARIS (X)

POUR LA FAMILLE

ABONNEMENTS

Paris et
France... 10 93
Etranger... 12 93

NOUS VOILA !!!



Et vous voulez connaître le commencement de nos exploits. Tournez la page, vous vous amusez POUR UN SOU.